

elles se procurent un surcroît de pitence; soit que, absorbant, dans un temps donné, une plus grande nourriture distribuée que leurs camarades; soit enfin que, pourvues d'un estomac mieux conditionné, elles s'assimilent une plus forte proportion de la nourriture consommée, pondent tard et de bonne heure. Mais ces bêtes sont des exceptions, toujours en très petit nombre, et il y a des fermes où il y a quatre-vingts à cent poules dont on n'obtient pas cent œufs du 1er novembre au 1er mars.

Le système qui consiste à déterminer la quantité de nourriture qui doit être fournie à un animal d'après son poids a certainement sa valeur, et il faut savoir gré aux savants qui l'ont formulé; mais les indications qu'il fournit ne doivent encore être considérées que comme des jalons et non être prises à la lettre. Un cultivateur qui appliquerait rigoureusement ce système éprouverait parfois de graves mécomptes.

En effet, selon l'âge, le volume de l'animal mis en observation, selon l'état de son estomac, selon la température, le rapport de la ration d'entretien au poids vif n'est plus le même.

Les jeunes animaux consomment plus que les vieux, parce qu'ils ont à fournir, en outre de leur entretien, au complément de leur accroissement.

Si l'on prend deux animaux de même espèce, de même âge et de même poids, il arrivera souvent que la ration d'entretien de l'un sera insuffisante ou trop forte pour l'autre, parce que celui des deux dont les organes digestifs sont les plus parfaits s'assimilera une plus grande somme de substances nutritives que l'autre.

Selon la température, la ration d'entretien peut varier presque du simple au double. L'homme le moins observateur sait qu'il consomme plus d'aliments lorsque le temps est froid que lorsqu'il est chaud. Par des expériences faites sur la respiration des petits animaux, on a constaté qu'à la température de zéro ces animaux brûlent une quantité de carbone généralement le double de celle qu'ils consomment à la température de 40 degrés. Or, où est pour l'homme et pour les animaux la source du carbone qu'ils consomment? Dans les aliments qu'ils absorbent.

Enfin, la ration de production, de travail, varie d'un jour à l'autre, selon la fatigue éprouvée par le travailleur, homme ou bête.

Pour ces motifs, on ne peut admettre comme rationnel le système du rationnement, ni pour les hommes ni pour les animaux, lorsque surtout des uns et des autres on exige du travail, ou des derniers un produit: lait, chair, graisse, œufs, etc.

Il n'y a pas à lésiner, les pondeuses doivent toujours avoir de la nourriture à discrétion. Plus elles consomment, plus elles donnent de profits aux cultivateurs.

Choses et autres.

Nécessité pour un cultivateur d'avoir des notions de médecine vétérinaire et de savoir reconnaître si un animal est malade.—Dans la médecine vétérinaire, où l'on ne peut pas même, comme dans la médecine humaine, interroger la malade, il est si facile de confondre des maladies très différentes, qu'un cultivateur même expérimenté court grand risque, quand il soigne un animal malade, de compromettre sa vie au lieu de la soulager. Cependant tout cultivateur doit posséder au moins quelques

notions de médecine vétérinaire et d'anatomie, pour être en état de donner des soins aux bêtes dans les maladies et les accidents les plus simples. Mais les cultivateurs instruits, de même que les ignorants, doivent être bien convaincus qu'il vaut beaucoup mieux prévenir les maladies qu'avoir à les traiter, et que des soins intelligents et un bon régime sont préférables à toute la science vétérinaire qu'accompagnerait le désordre, l'incurie, la brutalité dont on a si souvent le triste spectacle.

Les cultivateurs craignent, non sans raison, de dépenser de l'argent; souvent la valeur d'un animal malade est si faible qu'il vaut mieux risquer de le perdre en le soignant soi-même que de le faire soigner par un vétérinaire; les vétérinaires sont donc rarement appelés. Aussi est-il très important pour tout cultivateur d'observer ses bêtes, afin d'acquiescer ce coup-d'œil exercé, cette habitude du manèment à l'aide desquels il peut juger avec certitude l'état d'un bête, et s'assurer qu'elle est en parfaite santé, qui lui permette de reconnaître quelles causes ont produit le mal et quels moyens peuvent le faire disparaître. Pour cela, il faut d'abord aimer les bêtes; nous ne nous laisserons pas de le répéter, aimer les bêtes est la plus sûre garantie de succès, dans l'élevage, dans l'éducation et dans l'emploi, quel qu'il soit des animaux. Celui qui vit beaucoup avec les bêtes, qui les observe bien et qui les aime, parvient à les comprendre.

Des animaux domestiques.—Pivots et soutiens d'une culture bien entendue, les animaux domestiques, premiers auxiliaires du cultivateur, contribuent puissamment, par leurs services et leurs produits en tout genre, à la bonté du sol, à l'amélioration progressive de l'agriculture, par conséquent à l'aisance du cultivateur. Plus les bestiaux sont nombreux, plus la terre a de valeur et plus on a d'intérêt à en voir les races, brillantes de santé, se multiplier et fournir à l'industrie et au commerce un nouvel essor; c'est ainsi que tout s'enchaîne dans le vaste domaine de l'économie rurale. Employez tout le sol qui vous appartient, mettez tout en œuvre pour l'amener à une grande fertilité, et vous trouverez autour de vous les ressources nécessaires pour nourrir vos enfants et vos bestiaux.

Quand la terre produit d'excellents fourrages, les animaux viennent bien, fournissent d'excellents engrais qui entretiennent la propriété dans un état convenable d'abondance et de prospérité, et par leur nombre, les avantages qu'ils offrent à chaque instant.

Il ne suffit point de veiller à la conservation, à la multiplication et à l'amélioration des races de bestiaux, de leur offrir une bonne nourriture; il faut encore les traiter avec douceur, leur épargner les souffrances et les visiter souvent. L'animal est un être sensible; s'il est traité convenablement, l'esclavage auquel il est réduit lui est supportable; mais si l'homme est en état de guerre continuelle avec lui, il cherche à lui résister, il devient rétif, dangereux; le contrainte ne sert qu'à l'exciter davantage, les coups de fouet le poussent à la révolte.

Ce que peut faire le vrai mérite.

La vente sans précédent du *Sirov allemand*, de Bosches, depuis quelques années, a étonné le monde. C'est sans doute le remède le plus sûr et le meilleur, qui ait jamais été découvert pour la guérison prompte et efficace du Rhume, de la Toux et des troubles les plus sévères au poumon. Il agit d'après un principe différent des prescriptions ordinaires données par les médecins, car il ne guérit pas une toux en laissant la maladie encore dans le système, mais au contraire, il éloigne la cause du mal, guérit les parties affectées et les laisse dans une condition purement saine. Une bouteille gardée à la maison pour en faire usage quand la maladie vient épargnera le mémoire du médecin et une longue maladie. Un essai vous convaincra de ces faits. Ce remède est positivement vendu par tous les droguistes et les marchands en général. Prix: 75 cents pour de grandes bouteilles.

RECETTES

Diarrhée chez les veaux.

Les veaux sont sujets à une diarrhée, suite d'indigestion. Le remède à cette maladie est un verre de vin mélangé de moitié d'eau; on le fait avaler froid à l'animal malade une demi-heure avant le repas.